

Colloque sur "masculin/féminin : devenirs de la bisexualité psychique"

Christine Gintz

Parler de l'autisme en ouverture d'un colloque sur la bisexualité psychique pourrait sembler étonnant. Pour moi, ça ne l'est pas tant que cela, car parler de sexuation revient à parler de la place faite à l'autre, que ce soit l'autre sexe ou l'autre différent, ou aussi le grand Autre lacanien.

Or devenir parent d'un enfant autiste, c'est faire l'épreuve d'un type d'étrangeté très déstabilisant, dans la mesure où nous nous trouvons disqualifiés dans notre savoir intuitif de parent : tout ce qui marchait avec les autres enfants, ne fonctionne pas avec celui-là. Il est terriblement Autre. Les personnes autistes qui sont en mesure de parler, expriment largement qu'ils ne sont pas malades, mais qu'ils sont Autres, et que notre société ne se donne pas assez de mal pour leur faire une place.

Comment la question de la différence des sexes et de la bisexualité psychique peut-elle nous aider à comprendre ce qui se joue pour l'autisme, tant pour les personnes autistes au niveau individuel, qu'au niveau de la politique de l'autisme ?

La question de la bisexualité psychique sera largement développée au fil de ce colloque. Je ne l'aborderai que selon un axe particulier, celui de la question du phallus :

Je proposerai une définition du phallus comme ce qui représente quelqu'un, et qui lui permet, dans un certain type de société, de s'autoriser à parler en maître, et ceci, que ce quelqu'un soit un homme ou une femme.

Dans certaines sociétés, le fait de posséder entre les jambes un pénis peut être une condition nécessaire à cette position de maîtrise. Dans ces cas-là, pénis et phallus se superposent. À vrai dire, c'est moins le fait de posséder l'instrument, que celui d'être inscrit comme homme, comme "de sexe masculin" qui autorise à parler en maître, car le pénis est en général voilé. C'est donc un signifiant, *homme/ femme* ou *masculin/ féminin* qui organise la distribution des places.

À ce signifiant peuvent naturellement se substituer d'autres signifiants. Pour prendre un exemple douloureux pour les psychanalystes, Sophie Robert, dans son film "Le phallus et le Néant", a voulu ridiculiser des psychanalystes, et par là tenter de discréditer la psychanalyse. Elle s'est autorisée à parler en maître, sans connaître les questions sur lesquelles elle tranchait, sur lesquelles elle ironisait.

Pour s'autoriser à parler en maître et faire ce travail de destruction, elle s'est appuyée sur un signifiant, le mot "*scientifique*". Il ne s'agit pas de science, bien entendu. Il s'agit d'une certaine idée qu'elle se fait, sur ce qui est dit "scientifique". Une idée rudimentaire et fautive, mais dans notre société, ceux qui sont en position du pouvoir, se contentent de cette idée fautive. Ils ne souhaitent pas s'interroger sur ce qu'il serait pertinent de qualifier de "scientifique", ou sur ce qui usurpe, d'une certaine manière, cet attribut. Il suffit d'affirmer qu'une approche est scientifique, pour qu'elle soit reconnue, sans examen aucun.

Le mot "scientifique" a valeur phallique pour l'usage qu'en fait Sophie Robert. Il vient séparer ceux qui sont reconnus par la société comme relevant de ce qualificatif, et ceux qui ne sont pas reconnus, même si leur expérience et leur savoir faire sont rationnels et opérants. Ainsi, les psychanalystes, qui ne se réfèrent pas à ce signifiant pour asseoir leur propos, se trouvent exclus.

Les personnes autistes, dont la rationalité est différente de celle du commun des humains, se retrouvent également en marge.

Quelle serait une société qui permettrait à chacun de trouver sa place ? Quelle serait une société qui respecterait l'altérité ? La reconnaissance de notre bisexualité serait-elle un chemin pour y parvenir ? Car en effet, si nous sommes tous référés à une certaine norme sociale qui est souvent la norme mâle, nous ne le sommes jamais de manière totale.